

[Entretien]

Philippe Hurel : un épicurien de la composition musicale contemporaine

Il sera le symbole du festival Manca La voix humaine, lequel recentré sur Nice pour des raisons essentiellement financières, reste l'un des plus imaginatifs de France sur le terrain de la musique contemporaine. Pour la première fois, Philippe Hurel y sera présent pour sa création mondiale, la seule escale européenne entre la Russie et les USA.

César - Comment devient-t-on compositeur de musique contemporaine ? Par atavisme ?

Philippe Hurel - Jeune, j'ai fait du violon. Puis j'ai acheté une guitare électrique, joué du blues, du rock, du jazz dans des groupes où je composais tout. Vers 17 ans, je suis tombé sur la musique de Xenakis et je me suis dit que c'était vers cela que j'allais m'orienter. Mon père n'était pas musicien de nature mais de passion. Je lui faisais écouter Zappa et lui Ravel, c'était super. A la retraite, il a même monté un concours international de chant à Toulouse.

Quand avez-vous décidé d'en faire votre métier ?

Complexé par mes profs de la fac musique au Mirail, je ne pensais pas vivre de mon activité de compositeur. Pour moi, c'était réservé aux grands comme Xenakis ou Stockhausen. J'étais mort de trouille en allant au premier cours d'Yvon Malec. Après, j'ai postulé à l'IRCAM (1) puis je me suis retrouvé à la Villa Médicis l'année suivante où j'ai passé deux ans à écrire de la musique en étant payé. Au retour, j'ai décidé de ne rien faire d'autre que d'écrire malgré les difficultés financières et un troisième enfant à naître. Ce ne fut pas facile : jusqu'à quarante balais ce fut le temps des "vaches maigres", mais j'ai fait ce que j'ai voulu. Je crois que l'on ne devient pas compositeur si l'on n'est soutenu comme l'a fait mon entourage, ma femme en premier. Sans cela, on s'écroule lorsqu'on ne gagne pas d'argent.

Considérez-vous la Villa Médicis comme un passage obligé pour un compositeur ?

Pas du tout mais y passer nous donne de bonnes bases de réflexion, car on y bosse contrairement à ce que l'on croit. Ce sont les deux seules années de notre vie où l'on va avoir tous les moyens pour travailler. Et j'ai pu y mettre en place des stratégies d'écriture personnelles qui m'ont servi par la suite. Je me suis senti plus fort intellectuellement en sortant.

Vous avez été attiré par l'informatique musicale ?

Quand les premiers ordinateurs sont arrivés, ils faisaient 32 ko, on travaillait toute la nuit pour faire de la CAO après avoir acheté des téléviseurs en guise de moniteurs et les enregistrements se faisaient sur cassettes. J'ai même vendu ma guitare Fender pour m'acheter un ordinateur. Au début ne n'était pas très marrant, mais avec les interfaces, c'est devenu plus intéressant. C'est un travail qui ne se voit pas, il y a une foule de calculs et cela permet de faire des maquettes. Mais si on n'a pas de talent, c'est mort !



Philippe Hurel à Nice © P. Dejardin

Dans Manca 2010, vous allez présenter ce *Plein jeu* et marier l'électronique avec l'accordéon.

C'est une référence au "plein jeu" de l'orgue et une réponse à une précédente pièce *Hors jeu*. Ici, je voulais un antidote avec un instrument "couillu" comme l'accordéon. Cela fait vingt ans que l'on a ce projet avec Pascal Contet. Cette pièce (2) va faire partie d'un cycle avec *Hors jeu, Jeu* (percus + accordéon) au milieu, et ce sera un petit spectacle de quarante-cinq minutes de "Jeu" avec un vidéaste et un plasticien que nous cherchons. Dans *Plein Jeu*, je me suis vraiment amusé, aidé par deux types remarquables : Julien Aléonard et Alexis Baskind.

Que représente pour vous le festival Manca ?

J'y ai été souvent joué mais jamais présent. Cette fois, j'y serai avec grand plaisir. Ce festival est très sympa car il a la pêche mais ce serait encore mieux s'il était plus long, d'où plus d'argent pour rivaliser avec d'autres comme les Musicales de Strasbourg. Il faut des contrepoids car je ne crois

pas du tout au "temple", et plus au foisonnement de différents centres. En plus, j'aime bien la programmation de François Paris.

N'avez-vous pas peur de la réaction du public ?

Non, je n'ai jamais eu de problème avec le public (3). Je fais une musique plutôt directe, une première écoute super simple. Il faut que cela touche d'abord et qu'il s'établisse un rapport avec les musiciens. Ensuite, on peut découvrir les différentes couches de la pièce en fonction des ses connaissances musicales.

Vos inspirations, vous les prenez où ?

Formellement, dans la littérature française comme avec Claude Simon ou Proust. Mais je puise aussi dans le son car je continue d'écouter du jazz et des choses que je ne fais pas. Cela me donne de l'énergie pour écrire tout comme ma femme et mes gosses. En vieillissant, la nature m'inspire aussi beaucoup.

Vous produisez-vous plus à l'étranger qu'en

France ?

Etre compositeur, c'est vivre en dents de scie. Ici, jusqu'à 35 ans, on vous court après dans l'espoir de découvrir le jeune talent. Après on vous oublie, contrairement à l'étranger où vous apparaissez comme une star de la musique contemporaine. C'est pour cela que nous sommes très demandés pour des postes à l'étranger. J'en ai refusé pour des raisons familiales mais maintenant que mes gosses sont grands, si j'en trouve un, je pars. C'est l'état d'esprit culturel qui règne en France que je trouve très dur à supporter, où il n'y a pas de postes d'enseignement musical pour nous qui avons envie d'enseigner. On ne peut pas vivre en composant tout le temps. Il faut pouvoir s'arrêter, ne pas produire pour produire mais s'occuper aussi du rapport social à la musique. C'est aberrant que l'on me demande d'écrire tout le temps même si je suis ravi de cet intérêt. J'aimerais que l'on réfléchisse un peu plus sur les finalités et que l'on augmente un peu nos moyens qui n'ont pas bougé depuis des années, les commandes publiques n'étant pas élevées.

PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE DEJARDIN

(1) Institut de Recherche et Coordination Acoustique Musique, associé au Centre Pompidou et fondé par Pierre Boulez. L'un des plus importants au monde pour la recherche publique.

(2) *Plein Jeu* sera interprétée le 19/11 au Théâtre de la Photographie et de l'Image.

(3) A ne pas manquer, une rencontre avec les compositeurs du festival autour d'un apéritif musical chez Harmonia Mundi (33, rue Hôtel des postes / 04 93 62 84 80) ; le 18/11 avec Roland Hayrabedian (*MusicaTreize*) ; le 19/11 avec Philippe Hurel et le 20/11 avec Hugues Dufourt.

[Nice / Festival Manca] différents lieux (13/11 < 21/11) www.cirm-manca.org

[Marseille / Saint Jean de Védas]

Jim Jones Revue

[Marseille / Poste à Galène] (le 15/11)
04 91 47 57 99 / www.leposteagalene.com

[St Jean de Vedas / Secret Place] (le 23/11)
04 67 68 80 58

The Jim Jones Revue est un groupe londonien aux tendances rock 'n' roll et garage formé en 2007. Son inspiration vient du rock'n'roll pur et dur d'antan. Leurs idoles ? Little Richard, MC5, Chuck Berry, The Sonics, Jerry Lee Lewis... Ce genre. Pas très novateur certes. Mais ? Mais, ils sont "le" groupe à entendre et voir sur scène. Un shoot survitaminé de Rock'n'Roll binaire et sauvage. Jim Jones (guitares) n'est pas un néophyte puisqu'on l'a, déjà, croisé au sein des estimés Thee Hypnotics et Black

Moses. Ses comparses Rupert Orton (guitares), Elliot Mortimer (fougueux pianiste, école Little Richard / J.L. Lewis), Gavin Jay (basse) et Nick Jones (batterie) sont de fines gâchettes aussi. Leurs deux furieux opus (le premier éponyme et *Burning Your House Down*) tuent littéralement. Le meilleur groupe scénique actuel. Un coup d'œil sur *youtube* ou *daily motion* devrait convaincre les septiques.

GB



Jim Jones, le groupe © DR